

# parce que c'est eux parce que c'est moi

laurent goumarre

---

Je ne voyais plus rien. La télévision en laquelle je croyais, celle qui m'avait regardé n'existait plus. Je visionnais des épisodes entiers d'Hercule Poirot sur TMC. Les mêmes repassaient sur France 3, que je regardais épuisé comme on voit passer les trains. Sans trop savoir pourquoi. À moins qu'on ne veuille traverser le passage à niveau ; on regarde le train pour passer de l'autre côté, je regardais la télévision pour passer de l'autre côté, là où je ne verrais plus rien qui me regarde.

On pouvait certainement, je me disais, se limiter à ça : regarder sans l'être, sans être réfléchi en somme. Comme se regarder dans un miroir noir et ne voir que le miroir. Cette expérience, je l'avais déjà faite une fois par procuration, en visionnant un film perdu de Sylvia Kristel. On la voyait coincée dans un parc, une maison et ses couloirs qui la ramenaient invariablement à ce parc, cette maison, c'était en 1976. *Alice ou la dernière fugue* avait titré Chabrol qui, on aurait pu le penser, jouait avec Kristel comme avec une méta-

phore : elle aurait été coincée dans ces couloirs comme elle allait se perdre dans les appartements de Just Jaeckin et de ses sbires, cherchant la sortie mais prenant l'ascenseur qui la faisait toujours monter sans pouvoir redescendre : *Emmanuelle*, puis *2*, *Good-bye Emmanuelle*, *Emmanuelle 4*, *Emmanuelle's Secret*, *Emmanuelle's Revenge*, *Emmanuelle's Perfume*, *Emmanuelle's Magic*, *Emmanuelle's Love*, *Emmanuelle in Venice*, *Emmanuelle Forever*, *Emmanuelle au 7ème ciel*. Voilà ce qu'on aurait pu penser, que la maison close d'Alice était celle d'un cinéma dont Kristel était la prisonnière. Ça se tenait. C'était discursif. Rassurant. Mais le film, véritable trou noir de l'histoire du cinéma, racontait tout autre chose : il fallait penser " Chabrol ", penser " femme chez Chabrol ", penser " Stéphane Audran " qui dans ces années 70 passait sa vie de cinéma à s'appeler Hélène dans les films de son mari. Kristel était Emmanuelle, Audran était Hélène, bourgeoise impeccable, exclusivement griffée par Karl Lagerfeld, le chic de la bourgeoise de province en pantalons larges taille basse bordeaux, gilets en laine écru, marine, pour des fins d'après-midi à siroter un cognac, des chemisiers parfois Liberty parfois pré-Prada ouverts sur une poitrine qui laissait penser que le feu couvait sous la glace des apparences. Bref toute une panoplie beige qui ne disait qu'une chose, qu'Audran était nue en dessous. Sylvia Kristel, elle, était nue en collier de perles sur les écrans, les affiches d'Emmanuelle, elle l'était donc aussi devant l'objectif de Chabrol. Sa nudité était la raison suffisante d'*Alice ou la dernière fugue*, et chacun de comprendre ce que filmait réellement Chabrol : Audran sous ses blouses Lagerfeld.



Je me disais qu'il serait terriblement doux d'être Kristel : faire face à l'objectif qui ne vous filme pas et buter contre un monde qui ne vous regarde pas. Non pas que votre image ait disparu, ni qu'elle se soit effacée, mais parce que vous n'êtes pas une image, et que vous êtes le monde aveuglément. Ce n'était pas, comme on dit, donné à tout le monde. Stars are blind, avait chanté Paris Hilton tout l'été. Chabrol n'était pas aveugle, qui avait vu autre chose que ce qu'il regardait, ni Audran, fantôme sexuel sur écran... Il fallait assurer à la fois sa présence et son absence, renoncer à la simple réflexion, et devenir le trou noir qui nous perdrait. Être le monde aveuglément ? « Et alors » aurait dit Andy Warhol.